

MEMOIRES ANONYMES

Nouvelles

Laurent Trousselle

* * * *

© Éditions revue du recueil Mémoires Anonymes, Editions Quadrature, 2006
© Éditions Quadrature, 2006 © 2013, Laurent F. Trousselle, pour les Editions du Tiret.
© 2013, montage et couverture, M. H. Martin pour les Editions du Tiret.
Dépôt légal : D/2006/10419/3 ISBN : 2-9600506-5-7

Tous droits réservés, reproduction interdite. Article L. 111-1 du Code de la propriété intellectuelle :

L'auteur d'une œuvre de l'esprit jouit sur cette œuvre, du seul fait de sa création, d'un droit de propriété incorporelle exclusif et opposable à tous. Ce droit comporte des attributs d'ordre intellectuel et moral, ainsi que des attributs d'ordre patrimonial [...].

Précision pour le lecteur suisse. Les règles de typographie observées dans ce texte sont françaises, ce qui signifie par exemple qu'il y aura un espace avant certains signes de ponctuation...

À un endroit tenu secret de la frontière helvético germanique

— 157...

— Tu es sûr ?

— Oui. Il y avait 156 cadavres, et avec celui-là, on est à 157.

On entendait de la contrariété dans la voix de son compagnon, et le regard de Norbert s'attarda. Dieter achevait de coller les photos de la dernière moisson, et en faisant ça il était toujours à cran. Il sourit à Dieter, puis tourna les yeux vers la lumière qui leur parvenait de l'extérieur. Un jour gris, ouaté, se levait sur leur coin de forêt. On apercevait quelques sommets d'arbres face à la terrasse du premier, que la brume n'enveloppait jamais tout entière. Il était tôt, les deux hommes allaient bientôt se coucher et Norbert secoua la tête comme on s'ébroue, le sommeil guettait.

Il se dit la seconde suivante qu'avec son ami occupé à mettre à jour sa macabre comptabilité, assis au bureau de la petite bibliothèque pour inscrire ses relevés dans un grand cahier d'écolier, et lui à quelques pas qui venait de finir le bricolage d'une rallonge de deux cents mètres de long, on pouvait dire que leurs retraites étaient vraiment bizarrement occupées.

Norbert savait que ce n'était pas le moment de remettre en question leur conduite au sujet du „Souterrain“...

— On imagine toujours enterrer ces malheureux un jour ? lança-t-il.

— Mais bien sûr ! rétorqua Dieter.

Aborder le sujet était inutile. Si Norbert avait toujours considéré cette histoire de linceuls comme une lubie née de la conscience religieuse de son ami, un ridicule liée à son passé, à son éducation, ce dernier restait ferme : ces hommes avaient autrefois eu une vie, une famille, alors ils avaient certainement aussi pratiqué une religion.

— Et chrétienne, bien sûr ?...

— Mais cela va de soi, oui, souriait Dieter.

Après avoir vidé la mémoire de l'ordinateur, rangé le cahier à sa place dans le coffre-fort, la colle et les ciseaux dans un tiroir du bureau, comme il se sentait observé, tout en débranchant l'imprimante Dieter demanda :

— Ça fait combien de temps, maintenant ?

— Tu veux dire, toute l'histoire ?

— ...Oui.

Norbert réfléchit.

— On est en 20**, alors presque deux ans.

— Et pour la maison ?

— Pour la maison, huit ans...

Les deux hommes restèrent pareillement silencieux. Cela faisait huit ans qu'on vivait ensemble.

Huit ans...

— On descend ce soir ?... demanda Norbert en passant à autre chose

Il reposa ensuite prestement la tasse de thé qu'il venait de porter vide à ses lèvres, détestant s'apercevoir de sa distraction. Elle signifiait qu'il était préoccupé...

Sans avoir répondu à la question/invite qui n'était en fait ni l'une, ni l'autre, Dieter s'empara du plateau et se dirigea vers l'escalier en colimaçon qui rejoignait le rez-de-chaussée.

— Nous irons puisque „Monsieur“ le désire, dit-il. Mais ne fais pas semblant de demander quand tu as déjà décidé...

Norbert ne répondit pas. C'était lui le plus passionné des deux, et il brûlait toujours d'en savoir un peu plus sur le Souterrain.

A fortiori avec ce qu'ils avaient entrevu à la dernière descente.

Théâtral, une main sur la rampe après avoir descendu quelques marches, Dieter ajouta :

— Tu sais, j'en ai marre. Et si pour une fois, tu descendais tout seul ?

La question était rhétorique, Dieter n'imaginant pas une seconde Herbert descendant sans lui, mais il aimait ces petites hostilités...

— Je vois qu'on est d'accord. Alors nous y allons, chantonna Norbert.

— C'est ça ! Je refais du thé, je crois que t'en as pas eu assez... lança Dieter déjà parvenu à l'étage inférieur.

Si occulter la mauvaise humeur de son compagnon ne lui était jamais pardonné rapidement, ces petites guerres constituaient un lien entre les deux hommes, une connivence à laquelle on s'était habitué.

Resté seul au premier avec de lourdes encablures de fil électrique à ses pieds, à nouveau Norbert regarda en direction de la terrasse. Il joua ensuite à expliquer dans le vide, pour personne et tout en lançant dans sa caisse à outils une pince coupante dont il n'avait plus besoin :

— Puisqu'on me le demande : j'ai fini. Et on va faire la lumière sur toute l'affaire ! Toute ? Oui, à condition que cette salle soit la dernière...

La voix de Dieter, qui s'activait à ce moment en bas de l'escalier, lui parvint du rez-de-chaussée :

— Franchement, j'espère !

— Quant à savoir ce que nous ferons de tout ça ?... continua Norbert en remuant seulement les lèvres, sans rien prononcer. Le reste de son matériel rangé et l'énorme enrouleur de câble électrique prêt à être descendu, Norbert se demanda, cette fois juste mentalement :

— Et est-ce que j'ai peur ?

Il haussa les épaules, rangea deux autres enrouleurs plus petits dans un coin du vaste couloir, puis il prit lui aussi la direction de l'escalier.

Bien sûr qu'il avait peur. Il avait peur à chaque fois.

Le couvert était dressé dans la cuisine et comme on allait déjeuner en buvant un Yunnan Dayeh que Norbert appréciait peu — règlement de compte —, il se pencha en direction de la porte fenêtre, du pan de rideau relevé, et il fit comme s'il guettait quelqu'un côté grille...

Pas de réaction de la part de Dieter — la fatigue sans doute...

Dehors c'était toujours le même matin de givre, et comme on était dans une période de sommeil diurne, Norbert se dit qu'ils ne perdaient pas grand chose à vivre de nuit en cette saison.

Au moment de rassembler les restes du petit-déjeuner sur la table roulante, il aperçut le Bonjour/Au revoir du facteur garé devant le portail sans éteindre son moteur. Norbert fronça un sourcil, puis il sourit avant de faire remarquer à son compagnon qu'ils n'étaient pas seuls.

Dieter lui décocha un regard noir...

Le visiteur était un individu mal dégrossi qu'il trouvait fouineur et n'aimait pas savoir dans les parages — il n'aimait savoir personne dans les parages... Apparue dans la région le mois précédent, et sans doute en réaction à ce qui se disait sur Dieter et Norbert dans les cafés de Beggingen — dans *le* café de Beggingen ! —, tout en apportant un colis, l'homme avait trouvé à placer dans la conversation qu'il était gay lui aussi... Exactement le genre de solidarité homo qui mettait Dieter hors de lui. À 61 ans, la planète entière pouvait bien s'envoyer en l'air comme elle l'entendait, ça n'allait pas affecter d'un iota le cours de sa vie.

— Surtout maintenant !

Sauf que Dieter était un jaloux, alors Norbert joua à faire un grand signe de la main au facteur (en réalité déjà reparti).

Souriant ensuite mentalement de ses propres enfantillages, il évita de regarder son compagnon prendre sur lui de rester impassible.

Cela faisait... huit ans maintenant que Norbert aimait les momeries de Dieter. Sa mauvaise humeur vraie ou feinte, qui ne durait jamais très longtemps... Et quand son compagnon eut fini de ranger la cuisine sans un mot, il monta se coucher en ne l'attendant pas — Dieter ne lâcherait pas avant quelques heures son irritabilité affichée.

Pas grave. Avant de monter Norbert irait seul *faire le tour*.

Il enfila un manteau près de la porte d'entrée, il retira celle de la grille du tableau des clefs, puis il se retrouva marcher en songeant à cette époque où, trois ans plus tôt, les deux hommes vivaient en permanence dans l'inquiétude... Ils dormaient même à tour de rôle au tout début, montant une sorte de garde sans savoir exactement quels dangers ils couraient. Il avait fallu des semaines pour apprendre à vivre avec le secret. Des mois pour comprendre qu'aucun danger ne viendrait de l'extérieur s'ils faisaient attention.

Alors ils faisaient attention, et personne n'avait jamais manifesté la moindre curiosité pour leur parcelle de forêt et ce qu'elle cachait...

Ayant rentré la poubelle, ramassé le courrier, refermé le portail derrière lui et vérifié les serrures, Norbert pensa à la nuit qui les attendait après la journée de sommeil. Concernant la marche à suivre, les choses étaient maintenant rodées là en dessous : dès qu'on pénétrait une nouvelle salle, une salle d'importance ou non, on en faisait préalablement le tour avec du câble et Norbert, qui avait autrefois reçu une formation d'électricien, installait une lampe tous les cinq ou dix mètres. Une fois la salle encerclée, on allumait, Dieter filmait et l'ensemble était ensuite remis exactement dans l'état où on l'avait découvert.

— Si tu penses que c'est la meilleure façon de faire.

— Ce n'est pas la *meilleure* façon de faire. C'est la *seule*... avait corrigé Dieter.

Il avait tenu à ce que les relevés filmés soient précis, par respect pour une sorte de réalité historique.

— Procéder à la manière d'archéologues face à un chantier de fouilles... avait-il dit.

Un principe sacré pour l'un comme pour l'autre consistait également à ne jamais rien prendre, à ne rien soutirer à... l'Histoire, et les premiers jours ils s'étaient promis de laisser dans son jus, dans son sinistre jus, cet endroit tenu secret à la frontière de la Suisse et de l'Allemagne...

Au cours des seize derniers mois, Norbert avait plusieurs fois déjà songé à faire machine arrière, c'est-à-dire à se débarrasser de leur secret, mais un tel demi tour était devenu impossible...

En ayant machinalement regardé le courrier pris dans la boîte aux lettres, il ferma les yeux quelques secondes et visualisa ces cadavres que Dieter enveloppait d'un drap. Il songea ensuite aux *trous*, ceux opérés de diverses façons dans les murs, portes ou cloisons, et qui constituaient les uniques traces de leurs effractions. Il revit ces nuits pendant lesquelles ils s'étaient entraînés à faire disparaître le matériel, le groupe électrogène et les câbles — l'opération, un peu naïve, prenait trois heures et trente-sept minutes, sans compter le temps pour s'en débarrasser dans une fosse oubliée à quelques kilomètres de chez eux.

La plus grande partie du dédale souterrain était-elle répertoriée.

— *Franchement, je l'espère !* avait crié Dieter.

Mais lui, Norbert ? Sachant que les ennuis, les décisions à prendre viendraient dès qu'ils n'auraient plus rien à répertorier.

* * *

Le dédale sous leurs pieds était vraiment monumental. L'ensemble avait été prévu pour loger plusieurs centaines d'hommes. Un seul exemple : ce que les deux retraités appelaient entre eux « l'Infirmierie », était en réalité un hôpital de campagne composé de différentes pièces aux plafonds en voute, l'ensemble abritant un bloc opératoire qui comptait cinq salles d'opération — plus précisément, un *futur* hôpital de campagne parce qu'en apparence cette « infirmerie » comme presque tout le reste d'ailleurs, n'avait jamais été mise en service. En attestaient des piles de caisses fermées élevées un peu partout, ou encore ces diverses formes emballées qui montaient jusqu'aux plafonds dans les cuisines, les trois réfectoires, ou les buanderies. Plusieurs salles de repos, la bibliothèque des officiers n'avait même pas été installées... Et un peu partout des épaisseurs de caisses en bois réduisaient l'espace, comme sur les quais sur lesquels donnaient les tunnels ferroviaires.

L'ensemble du souterrain endormi semblait attendre depuis des décennies des cohortes de trains, d'improbables légions susceptibles de trouver ici de quoi hiverner des années durant.

Norbert repensa aux vidéos de Dieter qui détaillaient les impressionnants stocks de marchandises en voie de putréfaction.

Un jour son compagnon s'était amusé à compter un peu plus de trois cents pelles neuves...

La pose de la robinetterie dans les salles de bains des quatre dortoirs de troupe n'avait pas été achevée, pas plus que l'ameublement des appartements réservés aux officiers n'avait pas été disposé. Dans plusieurs salles des machines, d'énigmatiques moteurs géants avaient rouillé sans avoir tourné.

L'infime parcelle de l'ensemble mise en service ne l'avait manifestement pas été très longtemps. Seul le poste de commandement avec ses petits box pour les radios et leurs désuets boutons en malachite, semblait avoir été le théâtre d'une véritable activité. Dieter y avait dénombré trente-huit cadavres empilés, avant de les revêtir tous d'un linceul de fortune.

Ayant soudain l'impression d'une présence dans les sapins de l'autre côté du chemin forestier menant chez eux, Norbert resta un instant immobile, et puis il aperçut deux ramiers qui s'éloignaient d'un arbre en se pourchassant l'un l'autre. Tout en installant la mensongère pancarte „Chien méchant” à un barreau de la grille, le soixantenaire se remémora „la nuit du Poste de commandement”, celle des trente-huit cadavres.

Au vu de la position des corps, une hypothèse probable était que le bunker avait fait l'objet d'un empoisonnement de l'air. On aurait procédé depuis ce fameux système d'aération étonnement moderne pour l'époque, celui-là même grâce auquel Dieter et lui avaient découvert le souterrain. Différents indices permettaient de situer la tuerie générale au printemps 1944, soit à la toute fin de la guerre. Les questions que cette hypothèse soulevait revenaient à se demander où, ensuite, les auteurs du massacre avaient atterri ?

— Et ce qu'étaient devenus leurs héritiers...

Le cache du panneau « Chien méchant » dans sa poche, Norbert marcha jusqu'au thermomètre attaché à un arbre du verger.

C'était THE question : Ces gens-là, ou leurs descendants étaient-ils encore en vie ? Quelqu'un d'autre que Dieter et lui connaissait la forteresse souterraine ?

8 °C.

Norbert referma au verrou la porte de la maison derrière lui, puis il remplaça la clef de la grille à son clou et déposa le courrier sur la petite table de l'entrée. À sa place.

— Tout a une place.

Il se déchaussa dans la pénombre du corridor qui menait au salon.

Parmi toutes celles découvertes, une petite salle en particulier était censée avoir répondu aux interrogations concernant l'existence de quelqu'un d'autre qui saurait, pour le Souterrain...

—Puisque c'est encore là, puisque l'or n'a pas bougé depuis l'époque de leurs rapines, tu peux être sûr que personne ne sait ! avait lancé Dieter.

Ladite salle leur avait donné énormément de mal. Et si elle seule aurait dû justifier le secret entourant leur découverte, voilà que la nuit précédente, les deux hommes venaient de découvrir plus étonnant encore...

— Mais quoi au juste ?...

Norbert regarda une dernière fois la forêt avant de tirer les rideaux des portes-fenêtres dans le salon. Il ferma ensuite les volets des autres pièces du rez-de-chaussée.

Leur maison était située dans un coin de forêt perdu, et ce détail avait ajouté au charme de la bâtisse qu'ils avaient aussitôt aimé en la découvrant, il y avait maintenant... huit ans de cela !

— L'isolement des lieux n'avait sans doute pas échappé, quelques décennies plus tôt, aux bâtisseurs nazis...

Norbert revit la petite salle que Dieter appelait « le Coffre-fort » avant même d'y pénétrer. On avait mis très longtemps à la forcer car la première ouverture, laborieusement pratiquée dans un mur en béton, n'avait débouché que sur un étroit couloir disposé tout autour. Le Coffre-fort à proprement parler était au-delà, gardé par plusieurs autres salles équipées de petits sas et des portes en acier d'une épaisseur impressionnante. L'ensemble était doté d'un système de ventilation disproportionné et rendu impénétrable par des grilles qui en condamnaient l'accès même à un homme allongé.

Et lorsqu'enfin, des semaines plus tard, on s'était retrouvé à l'intérieur, une fois le choc passé, le problème qui s'était posé avait concerné leur sécurité : qu'advient-il aux découvreurs de telles richesses... volées ?

— Volées, extorquées. Arrachées, pillées...

Et leur malaise ne concernait qu'indirectement la valeur de ces milliers de lingots d'or, de ces dizaines de tiroirs en velours grenat aujourd'hui passé mais remplis de pierres précieuses rangées et étiquetées avec ordre (dont même une infime partie aurait spectaculairement simplifié leur existence ou, à tout le moins, les conditions matérielles de leurs expéditions nocturnes — ces fameux outils pour „percer vite sans tout saccager“ longtemps restés inaccessibles tellement ils sont chers) : un couloir s'ouvrait au-delà de la petite pièce qui avait déjà donné le vertige aux deux hommes. Une galerie, plutôt. Elle débouchait sur une autre salle, plus importante en taille, sorte de coffre-fort satellite du coffre-fort lui-même — une seule issue et une semaine de travail — qui abritait des milliers d'œuvres d'art. Des sculptures, des objets religieux du Moyen-Âge, des antiquités celtes, perses, des tableaux italiens, flamands, français...

Tout un musée plongé dans le noir et le silence...

On avait commencé une liste des endroits d'où ces trésors avaient disparu, et puis il avait fallu renoncer. Deux retraités faisant des recherches sur des centaines d'œuvres d'art confisquées pendant les années 1930-1940, ramenées en Allemagne durant la guerre, toutes volées, allaient finir par attirer l'attention. Des toiles de maîtres et des sculptures, des horloges, des manuscrits médiévaux, des tapis persans et autres tapisseries empilés jusqu'à hauteur d'homme...

Norbert n'ignorait pas que cet épisode du Coffre fort hantait plus particulièrement les rêves de son compagnon : Dieter ayant été professeur d'allemand et de religion, et pour lui le rôle de ces œuvres n'était pas de végéter dans une cave oubliée des hommes. Bien au contraire, il aurait fallu trouver un stratagème pour qu'elles soient remontées au grand jour toutes ensembles, et agir de telle manière que les descendants de leur propriétaire disséminés aux quatre coins du globe ne mettent la main sur leur valeur marchande, après des années de batailles juridiques sans fin entre eux. Les deux hommes étaient d'accord à ce sujet : ces trésors appartenaient aux générations de lycéens futur, et il serait sans doute au dessus de leur force de les leur faire parvenir...

— Dieter a raison, se dit Norbert. Si qui que ce soit avait connaissance de telles richesses, le Souterrain aurait été visité par d'autres que nous.

D'autant qu'apparemment, les deux hommes venaient de découvrir qu'il existait là en-dessous quelque chose de plus étonnant encore...

* * *

Rapprochant sa jambe de celle de son compagnon pour lui voler un peu de chaleur, incapable de trouver le sommeil, Norbert anticipait la nuit suivante. Leur dernière visite avait permis de réaliser dans quelles proportions la nouvelle salle était vaste : était-elle la raison d'être de tout le bunker ?

Norbert compta mentalement que ce percement avait demandé presque un mois, même en ayant fait de sérieux progrès dans le maniement de l'outillage. De son côté, Dieter avait dénombré seize cadavres gardant l'accès de cette aile. Et à voir ce qui restait desdits cadavres, de leurs uniformes et de leurs bottes, on réalisait qu'il ne s'agissait pas d'une garnison de gringalets. Or en 1944, époque à laquelle Dieter et lui situaient la tuerie générale, on n'éliminait pas de sang-froid des dizaines d'hommes sur lesquels on pouvait compter, triés sur le volet dans les restes de l'élite de la SS à en croire leur taille... et tout ça pour mourir dans un coin perdu à la frontière entre l'Allemagne et la Suisse...

— Ces crétins ont fait comme les pharaons ! avait plaisanté Dieter. Ils ont sacrifié le personnel qui se trouvait à l'intérieur de la pyramide...

Dieter s'y prenait toujours de la même façon pour dédramatiser une situation. Comme Norbert avait souri, il avait ajouté :

— Ce n'est pas tout ça, mais moi je suis bonne pour retourner chez Aldi faire une provision de draps...

— Et si on te pose des questions au poste-frontière ? avait demandé Norbert.

— *C est pour mettre par terre chez nous, on va repeindre. Je pars dans la matinée.*

— Reprends aussi de l'essence pour le groupe...

Norbert changea son oreiller de place avant de se tourner sur le côté. Depuis leur rencontre à l'époque où, marié, Dieter vivait encore chez sa femme, le talent de son compagnon pour l'art difficile de la distanciation ne lui avait jamais fait défaut, même si paradoxalement, c'était Dieter qui, en dehors de ses accès de mauvaise humeur, avait appris à Norbert le silence face aux évidences douloureuses contre lesquelles on ne peut rien.

Le regard des autres quand on se donne la main, du temps où ils aimaient ces bêtises.

— Ou bien la peur...

La salle à éclairer cette nuit serait impressionnante. À ce qu'on avait pu rapidement en apercevoir la nuit précédente, on y distinguait quatre niveaux de passerelles et autant de plates-formes courant le long de hautes murailles aperçues vite fait à la torche. Des rambardes rouillées pendaient dans le vide et Norbert avait songé à des ponts de cuirassé...

Ne trouvant décidément pas le sommeil, il chercha à mieux se souvenir des bâches contournées en positionnant les premiers décamètres de câble. Elles protégeaient plusieurs formes brunes qui rappelaient cette autre salle traversée au début et qui contenait des parkings remplis de véhicules, dont une cinquantaine de blindés sur des wagons plate-formes. Trois cents motos...

— Tu savais, toi, que ces connards de nazis faisaient de la moto ?

Dieter posait la question parce que Norbert avait longtemps circulé à moto.

— Oui. Comme Steve Mac Queen dans *La grande évasion...* avait-il répondu.

— Mais c'est vrai, ça ! s'était rappelé Dieter en se frappant le front, mimant la distraction tout en laissant retomber avec dédain la vieille R 75 dont il venait d'attraper le guidon.

La moto s'était affaissée contre trois ou quatre autres BMW vert sombre, et à cause de cet air particulier qui régnait dans tout le souterrain, l'état de conservation des deux roues était tel que n'importe quel collectionneur se serait damné pour le plus abîmé d'entre eux...

Un coucou se fit entendre au loin dans la forêt. Norbert était tenté de redescendre à la cuisine chercher un verre et une bouteille d'eau gazeuse. À côté de lui Dieter dormait, on entendait sa respiration.

Dans la salle à terminer d'électrifier, les volumes sous les bâches marquées de symboles allemands, étaient d'aspect et de dimensions différents de celles de blindés. Et le soin avec lequel on les avait enveloppés n'était pas le même. En tournant cette dernière remarque dans sa tête, il vint à l'esprit de Norbert que ces formes éclipsaient les milliers de caisses que contenait également l'immense salle. Certaines étaient en très mauvais état, plusieurs piles s'étaient effondrées, et Norbert avait toujours redouté de tomber sur des explosifs, des bombes au système de mise à feu devenu instable...

— Tu utiliseras toutes les lampes ? demanda soudain la voix ensommeillée de Dieter.

— Oui. Toutes celles qu'on a.

— Tu veux que j'aie en acheter d'autres tout à l'heure ?...

— Non. Dors.

Il faudrait vraiment prendre de l'essence — afin qu'une note d'électricité disproportionnée ne les fasse pas repérer, les deux hommes avaient acheté des groupes électrogènes.

Au milieu de la matinée Norbert ne dormait toujours pas. Se relever prendre un cachet ?

Il s'assit au bord du lit et observa dans la pénombre le bandeau en plastique vert translucide posé sur les yeux de son compagnon. Sa respiration était régulière, Norbert se demanda comment Dieter faisait pour rester calme. Ce qu'ils allaient découvrir avait vraiment de quoi effrayer.

Tout comme la fin imminente de leur si curieuse aventure...

* * *

Leur histoire était finalement simple, les deux hommes avaient attendu que Norbert soit à la retraite pour transformer en foyer principal leur maison de campagne, achevant au passage la rénovation de l'ancienne commanderie isolée au bout d'un chemin à quelques kilomètres de Beggingen. Au siècle dernier l'endroit avait servi de gîte pour gardes forestiers, et comme certains d'entre eux jardinaient, Norbert avait un jour envisagé de reprendre l'enclos à hauteur du mur de clôture nord, transformé en jungle depuis des décennies.

Comme il s'attelait à la tâche au motoculteur, il s'était fait la remarque que la terre était étonnamment meuble à certains endroits. Il avait donc creusé et était tombé sur une sorte de dalle située à un mètre de profondeur. Son épaisseur était difficile à évaluer, mais il ne s'agissait pas de fondations puisqu'on se trouvait presque à cent mètres de la maison. La dalle évoquait plutôt une plaque de piste d'atterrissage recouverte au bulldozer. Sauf qu'aucune des archives que les deux hommes consultèrent ne mentionnait le plus petit terrain d'aviation dans les parages. Et un terrain d'aviation dans une forêt, c'était pas très logique...

En fouillant les alentours à la recherche d'autres indices, Dieter était tombé sur une curieuse tête de cheminée enfouie, et dont seuls quelques centimètres dépassaient du sol au milieu d'une fosse recouverte par un massif de ronciers...

De cette construction en brique de forme semi-circulaire et remplie de gravier, les deux hommes avaient extrait des dizaines de seaux avant de tomber sur une plaque en acier, façon plaque d'égout.

— Tu vois comme moi ? avait demandé Dieter.

Le nom de la fonderie était illisible, mais deux S de sinistre mémoire restaient parfaitement identifiables.

Les deux hommes avaient soulevé cette plaque de métal, et ils avaient ensuite découvert qu'elle servait d'accès à un puits jalonné d'espaliers métalliques descendant dans le sous-sol...

On avait acheté des lampes de spéléologues, des cordes, et on était descendu dans le boyau qui débouchait sur une porte solidement condamnée. Norbert avait refusé d'aller plus loin dans un premier temps, il imaginait quelque entrée piégée. Pour consulter des archives les deux hommes avaient pris la route de Zurich, puis celle de Berlin. N'ayant trouvé aucune trace d'un site militaire à la frontière entre les deux pays, ils achetèrent de la documentation — les passionnés de bunkers allemands de la Seconde guerre mondiale forment une sorte de club partout sur la planète — et de retour à la commanderie, ils compulsèrent l'ensemble avant de se décider à redescendre dans leur conduit qui, vraisemblablement, était une sortie de secours.

Quelques jours plus tard ils réussirent à forcer la porte, ils découvrirent alors une autre galerie au bout de laquelle un second escalier attendait, cette fois disposé en carré autour d'un puits de taille plus importante. On était très exactement à trois cent vingt mètres au nord de la cheminée dans le roncier ; Dieter avait mesuré, et il avait aussi dénombré 857 marches avant de s'exclamer :

— L'archéologie de ces fumiers va être sportive. Ça promet !

En bas des marches en question, les deux hommes s'étaient retrouvés dans une galerie d'un diamètre impressionnant, capable d'accueillir un métro ou même un train, et sur une partie de sa longueur, on avait carrément affaire à une route souterraine.

Les proportions de leur découverte avaient de quoi impressionner et pendant les premiers jours Dieter ne dit plus rien ; il n'avait plus le cœur à faire de l'esprit, son humeur avait été exécrable. Il compta qu'en partant de chez eux, il fallait un peu plus de trente minutes pour atteindre ladite galerie, laquelle ne semblait cependant qu'un point de départ. Par la suite les deux retraités allaient prendre l'habitude d'un parcours interminable pour rejoindre le bunker auquel toutes ces galeries conduisaient.

— On couvre sous terre la distance qui sépare la commanderie... du territoire allemand ?

D'après leurs calculs et une connaissance très fraîche du maniement des cartes au 50/000e, l'immense voie souterraine débouchait au bas d'une petite falaise recouverte de végétation, à environ deux kilomètres de leur domicile et non loin d'une autre minuscule route forestière. C'était sans doute là-bas que se trouvait autrefois l'entrée du matériel, des hommes et des munitions, l'éventuelle sortie prévue pour les véhicules, les blindés ou les trains. Si la voie souterraine avait été condamnée de l'intérieur, un gigantesque éboulis au bas de la falaise en attestait, sur lequel des arbres immenses y poussaient aujourd'hui, plus loin dans la forêt on relevait les traces d'aménagements rectilignes autorisant à imaginer le montage, puis le démontage d'une voie de chemin de fer.

Ni Norbert, ni Dieter n'étaient au départ familiers des questions soulevées par tout ce qui leur arrivait, ne s'y connaissaient en voirie et autres, mais on avait appris sur le tas, et en fonction des dispositions de chacun, les rôles s'étaient partagés. Munis de torches puissantes, les deux hommes avaient commencé l'exploration de l'énorme galerie. Elle desservait des dépôts dont il fallait forcer les portes. Il y avait aussi des couloirs latéraux dont la plupart étaient des culs de sacs qu'occupaient parfois des enfilades de camions les uns derrière les autres. Ils étaient aussi tombés sur des axes plus importants parfois inachevés et dont on s'expliquait mal l'usage. Certains étaient écroulés, et ils leurs avaient fait perdre parfois des semaines. Quand Dieter et Norbert étaient finalement tombés sur une série de portes métalliques autrefois actionnées par d'immenses volants en métal, il devint évident que depuis des mois, ils n'avaient fait que tourner à l'extérieur de quelque chose...

Ces portes étant fermées de l'intérieur. Dieter et Norbert en avaient forcé une, qui les avait fait accéder à une véritable caserne enterrée...

Ils avaient descendu deux vélos dans la forteresse enfouie, et n'avaient plus jamais été en paix.

* * *

Le sommeil ne viendrait pas. D'autant que Norbert avait commis l'erreur de se laisser aller à ressasser LA question. La même depuis des mois : se pouvait-il qu'une telle base soit restée oubliée de tous ? Avait-on décidé de l'oublier tout en la gardant de loin sous surveillance — auquel cas Dieter et lui pouvaient s'attendre à de sérieux ennuis —?

La présence des 157 linceuls de Dieter laissait penser que, tout le monde ayant été tué là-dessous, en surface le ménage avait été fait aussi consciencieusement. Seuls les tueurs pouvaient témoigner de l'existence de la forteresse, et comme les tueurs devaient être haut placés dans la hiérarchie nazie, il était possible qu'ensuite l'Histoire, Nuremberg les aient fait disparaître avec leur secret...

— Mais parmi les exécutants, issus ou non des services secrets, il s'en trouvera forcément un pour raconter ses secrets, avant ou après le bateau pour l'Argentine...

Mais si c'était le cas, la valeur de ce qu'ils avaient retrouvé à l'intérieur du Coffre fort aurait dû faire revenir le descendant nazi de ses pampas.

Or Dieter et Norbert n'avaient relevé aucune trace de pas dans les épaisseurs de poussière qui jonchaient les couloirs.

Donc ils étaient les seuls à savoir.

Norbert n'ignorait pas qu'un désintéressement comme celui de Dieter ou le sien était tout à fait exceptionnel, et que l'existence d'un trésor digne de Monte Christo n'aurait pas laissé indifférent l'Etat allemand dans la difficile période de l'après-guerre. Non, ils étaient les seuls à savoir...

Dieter avait commencé ce travail de relevé vidéo à la fois pour se couvrir en cas d'accusation de pillage, et afin que rien ne soit soustrait à la vérité historique lorsque les autorités — on ne savait pas encore lesquelles ; suisses, allemandes, européennes ? — quelles qu'elles soient — s'empareraient de l'affaire. Les films de Dieter attesterait de ce qu'on avait vu. Ils étaient d'ailleurs déposés dans un coffre à la banque, les deux hommes suspectant l'existence de fonctionnaires malfrats capables d'absolument tout pour raison d'État. Leur notaire avait aussi des ordres précis...

— Mais quand bien même...

On les mettrait tous les deux au secret, et on ferait ce qu'on voudrait de leur découverte.

Si légalement la toute petite partie du bunker située sous *le terrain* leur appartenait, il était évident que dans tout ce qui touche à la guerre, le citoyen lambda n'a qu'un seul droit : celui d'aller se faire trouser la peau, et de se taire ensuite.

Au début Norbert craignait qu'un sniper leur règle leur compte.

— On est très isolés...

— Rappelle moi un truc. Ce n'était pas le but de la manœuvre quand on a acheté la maison ? avait demandé Dieter.

C'était Norbert qui l'avait convaincu d'attendre avant d'ébruiter leur découvert. De ne rien dire avant de savoir, de tout savoir concernant le bunker. Leur bunker.

— Moi qui rêvais de beaux voyages une fois que tu serais en retraite. Et dire qu'à une époque, je n'avais que tes motos comme rivales... avait-il ajouté.

Norbert chérissait deux vieilles Moto Guzzi qu'avant il bricolait de temps à autre.

* * *

21 heures.

On acheva de se passer de la crème hydratante sur le visage et les mains, plusieurs couches tellement l'air était asséché dans le sous-sol, et c'était là le défaut, ou la qualité principale de la roche imperméable sur laquelle l'ancienne commanderie avait été construite. Cela avait évité aux cadavres le pourrissement — les transformant plutôt en momies noires, en amas de tissus et de cuirs secs.

Dieter enfila ses gants, un des anoraks en plumes que les deux hommes laisseraient dans la cabane de jardin au retour, puis il attendit Norbert en se tenant en silence debout devant lui, un petit verre à la main. C'était leur rituel. Et si les deux hommes se taisaient, c'était à la fois parce que Norbert, ayant très mal dormi, n'arrivait pas à se réveiller, et aussi parce qu'on ne parlait jamais entre la maison et la grande galerie.

Ils entamèrent la descente et comme toujours Dieter passa le premier. C'était un soir où l'on était chargé et elle ne serait pas de tout repos.

Une fois le compresseur du groupe principal vérifié et remis en marche par Norbert, chacun enfourcha sa bicyclette avec remorque, et on longea un fil électrique qui s'étirait sur des milliers de mètres.

Il faisait noir, les deux hommes avançaient indifférents aux anciennes flèches rouges, aux symboles et autres inscriptions peintes au pochoir sur le côté droit de l'interminable paroi en béton éclairée par les lampes frontales et les phares des vélos. Pour savoir où on en était, il leur arrivait de regarder de l'autre côté, en direction des chiffres sur les murs de soutènement tous les deux cents mètres. Ils savaient qu'on toucherait au but en atteignant la zone où des tuyaux se mettaient à courir à la fois sur le plafond et le long du mur sur leur gauche. On apercevrait à partir de ce moment des lignes de téléphone de forteresse, de la gaine rouillée, de vieux câbles électriques et des gaines de chauffage qui desservaient les différentes casemates.

En posant un pied à terre face aux portes à volant par lesquelles on accédait vraiment à la forteresse, Dieter se rappela un détail, comme ça lui arrivait quand les deux hommes se retrouvaient à cet endroit, lequel marquait le départ à proprement parler de leur expédition : c'était lui, le littéraire, et non pas Norbert, qui avait remarqué que tout cela était neuf...

— Neuf ?

— Oui. *Neuf* au sens où cela n'a jamais servi.

Une part de lui-même aimait ce souvenir...

On se trouvait à côté d'un impressionnant stock de rails jamais posés. La galerie qu'ils venaient d'emprunter était perpendiculaire à plusieurs débuts d'autres tunnels effondrés, et quelques dizaines de mètres de rails couraient encore au niveau du sol en contrebas des quais, lesquels se trouvaient être en aussi grand nombre que dans une gare de ville moyenne. On entrait autrefois directement en train dans ce bunker. Des trains engloutis par une montagne sans laisser la moindre trace dans les archives les plus complètes traitant du sujet. Les nazis savaient à l'occasion détruire efficacement leurs archives, et cette simple donnée révélée au grand public allait faire repartir de plus belle les farfelues théories les concernant...

Le train était à l'origine du seul élément qui témoignait en faveur de l'existence d'une quelconque activité militaire dans la région en 39-45 : il se disait en effet à Beggingen que pendant la dernière guerre, une ligne de chemin de fer avait été commencée, et puis abandonnée pour être remontée quelque part en Pologne.

Les deux hommes déchargèrent devant une série de dix portes, dont la première avait été forcée moins de deux ans auparavant. Ils se répartirent ensuite le matériel transporté, et Norbert se chargea du lourd câble bricolé le matin précédent. Progressant ensuite à la lumière des torches fixées à leur casque, leur pas était celui de gens évoluant chez eux, empruntant avec aisance des portes pourtant basses, des coudes improbables dans des passages contournant des parois infranchissables. Tous deux se glissaient avec agilité l'un derrière l'autre à l'intérieur d'anfractuosités pratiquées dans des murs épais.

La forteresse était vraiment gigantesque. Vingt minutes plus tard, il traversaient encore un dédale d'escaliers et de salles vides, ou au contraire pleines à craquer... Dans certaines d'entre elles la mort avait surpris des hommes, et Dieter se disait qu'il aurait dû accorder plus d'importance à la découverte du bunker, sur les plans historique et militaire, qu'à la présence de ces malheureux aux corps qui, après leur décès survenu peut-être dans le noir et les hurlements, avaient des années durant été soumis à la sécheresse ambiante. L'air avait complètement noirci leur peau et on avait beau les recouvrir d'un linge, c'était sinistre. Dans les films on voit un cadavre une minute, deux minutes, là ça faisait deux ans que Norbert et lui croisaient ces morts, toutes les nuits pendant certaines périodes...

— L'être humain réduit au statut de cafard dans une chaufferie. De mouche tombée sous un soupirail de cave.

— Il paraît que c'est comme ça aussi quand on fait de l'escalade en très haute altitude.

Quand les deux hommes arrivèrent à la salle qui inquiétait tant Norbert depuis la veille, ce dernier commença par s'atteler aux branchements électriques. À un moment il se campa dans la pénombre une main sur la hanche, puis il finit par secouer la tête : Non, cette pièce était vraiment gigantesque, et de telles proportions ne faisaient que rajouter au poids déjà lourd de leurs appréhensions. C'était comme si elles accusaient la naïveté de leur démarche, pensa Norbert... On aurait dû se trouver une centaine là au même moment, des chercheurs, des historiens et des scientifiques à fouiller ensemble ce maudit bunker, et lui redonner sa véritable importance historique. Les Allemands avaient enfoui ici tout l'espoir d'un peuple en crise — ou tout son désespoir...

En se remettant au travail, Norbert jeta un coup d'œil en direction de son compagnon tranquillement occupé à vérifier le matériel vidéo. Cette indifférence apparente à ce qu'on était en train de vivre aurait pu passer de la bêtise... si elle n'avait été une forme de sagesse.

En outre, Norbert devinait que l'attitude de son compagnon signifiait qu'il percevait la même gêne que lui, ce malaise lié depuis des heures à la taille colossale de la salle dans laquelle on se trouvait. C'était sa façon d'accuser le coup. Et d'ailleurs lorsqu'à une époque récente, Norbert allait visiter son compagnon immobilisé à l'hôpital suite à une intervention chirurgicale, Dieter l'accueillait en chantonnant...

Norbert mit le contact, des dizaines de puissantes lampes s'allumèrent. Impressionné, il ouvrit la bouche pour lâcher un stupide :

— Ouaouh !...

Différents réseaux de rails conduisaient autrefois à ce cœur de forteresse dont les volumes s'apparentaient à ceux d'un hangar à dirigeables : au moins trois mille mètres carrés au sol, des parois d'une quarantaine de mètres de hauteur...

La plus grande partie de l'endroit semblait occupée par un amoncellement de caisses, des milliers de caisses en bois montant jusqu'à des plafonds qu'on ne distinguait pas. Et, comme les deux hommes l'avaient déjà inspecté à la torche, l'espace au centre était consacré à trois imposantes formes circulaires entourées d'une bâche vert sombre que l'on sentait fabriquée sur mesure.

— C'est bizarre, non ? remarqua Norbert en s'approchant de la plus petite.

C'était en effet étrange : aucune de ces bâches n'était recouverte de poussière. Et à les voir de près et bien éclairées, les deux hommes se demandèrent, l'espace d'une seconde, si quelqu'un avait pu descendre avant eux, non pas nettoyer ces bâches, mais s'adonner régulièrement à un usage quelconque de ce qu'elles recouvraient.

— Mais non ! lança bientôt Dieter en direction de son compagnon, sachant exactement à quoi il pensait. Regarde un peu autour de toi...

L'état du reste de la salle, plusieurs caisses effondrées entraînant dans leur chute celles autour d'elles, tout cela démentait une présence dans le bunker autre que la leur.

— Alors pourquoi sont-elles... propres ? s'interrogea Norbert, tout en se rendant soudain compte que ce détail, entraperçu à la torche à leur dernière descente, avait peut-être provoqué dans son inconscient l'appréhension qu'il ressentait depuis des heures.

— Va savoir ! répondit Dieter en fixant autour de sa main la courroie en scratch noir de la caméra.

— Ce qu'il y a dessous est peut-être magnétique ou quelque chose comme ça... conjectura Norbert à voix haute.

Il déplaça ensuite plusieurs spots afin d'uniformiser l'éclairage pour les images de Dieter.

— Ou alors l'architecte du pharaon n'est pas mort comme les autres, et il passe ici de temps en temps faire un brin de ménage. Après tout, les masques à gaz, ça existe... ironisa Dieter en dépliant l'écran latéral de la caméra.

Ensuite il enleva le cache, puis il marcha sur quelques mètres en hésitant dans sa recherche du bon angle d'attaque, puis il revint sur ses pas et il reposa son matériel au dessus de la sacoche à ses pieds.

— Tu ne vas pas filmer ? demanda Norbert.

— J'ai un pressentiment, je ne sais pas pourquoi...

Le ton de Dieter avait changé, il n'y avait pas d'ironie dans sa voix.

— Bon, alors on regarde d'abord ce que c'est, concéda Norbert — ce n'était pas comme ça qu'on faisait d'habitude. Au moins le premier de ces trois trucs...

TABLE DES MATIERES

À un endroit tenu secret de la frontière helvético germanique

Justice devait être faite...

Département sécurité du médicament, zone chien

Claque russe

DDPS — (Centre Sci + T) — lot n° 225 — sachet contenant 1 puce d'enregistreur de voix —

archive reclassée en novembre 2006

L'amer Noël

Planète absence...

Per, aimez-vous les grenadilles ?

Une soirée à Ernen, le 19 octobre 1974

Monica Delforno

Max lit